

NOTE
SUR UN MANUSCRIT ARABO-BERBÈRE
DÉCOUVERT À DJERBA,

PAR M. MOTYLINSKI.

Un manuscrit arabo-berbère a été récemment découvert à Djerba et photographié par les soins de M. le Résident général en Tunisie; il est présenté sous le titre de *Medaouanah du cheikh Ibn-Ghanem*.

Il ne tire pas son importance des matières qui y sont traitées en arabe, sous une forme assez ingrate et quelque peu désordonnée.

C'est un recueil de solutions sur les questions de détail se rattachant à la prière, à la dîme aumônière, au jeûne, au pèlerinage, au statut personnel et réel chez les Abadhites, plutôt qu'un traité didactique de droit.

A côté des œuvres capitales de la bibliothèque abadhite qui, dans ces dernières années, ont été livrées à la publicité par l'imprimerie spéciale El-Barounia du Caire, et qui suffisent largement à nous éclairer sur la marche du schisme en Afrique aussi bien que sur les doctrines ou la secte, la *Medaouanah* d'Ibn-Ghanem ne peut qu'occuper une place secondaire.

Ce livre a été probablement l'un des premiers ouvrages apportés d'Orient par les cinq missionnaires, disciples d'Abou-Obeïda, qui se firent, dès le II^e siècle de l'hégire, les propagateurs de l'hérésie ouahbite abadhite dans l'Afrique septentrionale.

Mais si, sous le rapport de la doctrine, l'ouvrage arabe d'Ibn-Ghanem n'a qu'une importance restreinte, il n'en est pas de même, au point de vue linguistique, du manuscrit découvert à Djerba, lequel contient, à côté de l'arabe, des développements et commentaires en langue berbère, œuvre d'un abadhite africain encore inconnu.

On peut dire, *à priori*, que le manuscrit bilingue, tel qu'il se présente, est un document précieux pour l'étude du berbère.

Les matériaux relatifs à cette langue qui ont été recueillis et étudiés jusqu'à ce jour comprennent surtout des contes, récits et légendes populaires, des dialogues, des chants et des proverbes.

Nos bibliothèques possèdent également un certain nombre d'ouvrages berbères, composés par des indigènes, sous une forme plus littéraire, tels que le Haoudh, le Bahar-Ed-Domouâ, le poème de Çabi, la relation de Sidi-Brahim de Massat; tous appartiennent à la région du Sud marocain et sont écrits en chelha.

Jamais encore aucun ouvrage rédigé en langue berbère n'avait été découvert dans la région Est de l'Afrique du Nord, bien que l'existence secrète de cette nation ait été signalée dans les chroniques abadhites qui nous sont parvenues.

De l'ensemble des indications fournies par les relations historiques de la secte (Tabaqat El-Mechaïkh, El-Djaouaher, El-Montaqat, Siar-Chemmakhi, Siar-Nefousa, etc.), il ressort clairement qu'à l'époque brillante de la dynastie rostemide et même après la chute de la Tahert abadhite, de nombreux ouvrages ont été composés ou traduits en berbère dans les communautés abadhites de l'Oued-Nizab, de l'Oued-Rir', du Nefzaoua, de Djerba et surtout du Djebel-Nefousa, qui, pendant et après l'imamat, resta toujours le fort de l'hérésie kharedjite.

On peut même dire que l'abadhisme ayant été pour les populations berbères de l'Est et du Sud une hérésie nationale, le berbère a dû être, en quelque sorte, la langue officielle de la secte et que, malgré la différence apparente des dialectes du Djebel-Nefousa, de Djerba et du Maghreb central, les Abadhites de ces diverses régions, toujours unis par un lien religieux et longtemps par un lien politique, ont dû sinon parler, du moins entendre une langue commune, plus raffinée, plus littéraire que celle des dialectes usuels.

C'est sous cette forme que paraît se présenter la partie berbère du manuscrit découvert à Djerba.

Un examen attentif du texte berbère permet de supposer qu'il remonte à une époque peu éloignée de l'introduction du kharedjisme en Afrique.

Il est facile tout d'abord de reconnaître que le berbère du manuscrit n'a pas encore été trop envahi par l'arabe. La technologie spéciale au droit musulman et aux matières religieuses n'est pas, comme dans les dialectes de l'Ouest, servilement reproduite sous une forme simplement berbérisée. Ce sont presque toujours des racines

berbères qui sont employées pour exprimer les idées se rapportant à la religion et à la législation.

En second lieu, on trouve dans le texte berbère certains vocables qui indiquent, dans l'âge de la langue, une époque peu éloignée de celle où les Berbères étaient païens ou chrétiens. On peut citer comme exemple le mot *Aiouch* signifiant « Dieu », qu'on ne retrouve qu'à l'état de souvenir déjà lointain dans les manuscrits composés après le iv^e siècle de l'hégire, et le mot *Daimon* « Diable », qui n'existe plus, je crois, dans aucun dialecte.

Enfin, particularité caractéristique, l'auteur berbère ne cite, en matière musulmane, d'autre autorité que celle des « Compagnons de l'Orient »; or, à partir du iv^e ou du v^e siècle, les Abadhites d'Afrique, auteurs d'ouvrages sur la secte, se plaisent à citer comme maîtres et modèles leurs coreligionnaires du Djebel Nefousa et du Maghreb, devenus les conservateurs et les propagateurs des traditions de leur doctrine.

J'ai pu m'assurer que le berbère des manuscrits, à peu près intelligibles aujourd'hui pour les Abadhites du Djerba, était mieux compris par les indigènes originaires du Djebel-Nefousa et du M'zab. Il semble avoir appartenu à une langue intermédiaire entre les dialectes du bord de la mer et ceux de l'extrême Sahara, Tamazir't du Djebel-Nefousa, Chaouia de l'Aurès, Zenatia des K'sours et du M'zab.

Il ne serait pas impossible qu'il ait été écrit au Djebel-Nefousa, où la vie nationale et religieuse était plus intense qu'à Djerba.

L'intelligence de ce texte sera certes moins facile que celle des écrits en chelha qui appartiennent à un dialecte encore en pleine vie.

Mais en supposant qu'on n'arrive pas toujours à comprendre parfaitement la partie berbère du manuscrit, on pourra tout au moins y faire une ample moisson de racines nouvelles et de vocables encore inconnus et y étudier, sous sa forme écrite la plus ancienne, une langue qui, par son antiquité, son origine et le domaine qu'elle occupe encore dans nos possessions actuelles ou futures d'Afrique, doit nous intéresser tout particulièrement.

En résumé, le manuscrit bilingue de Djerba est le seul monument écrit de la langue berbère qui ait été découvert jusqu'ici dans la région Est de l'Afrique du Nord.

Il est antérieur à toutes les compositions en berbère que nous possédons.

La partie berbère du texte appartient à une langue plus pure et moins pénétrée par l'arabe que celle des écrits en chelha qui nous sont parvenus.

Ces titres sont suffisants pour assurer au manuscrit découvert à Djerba la place d'honneur dans le fonds berbère de nos bibliothèques.

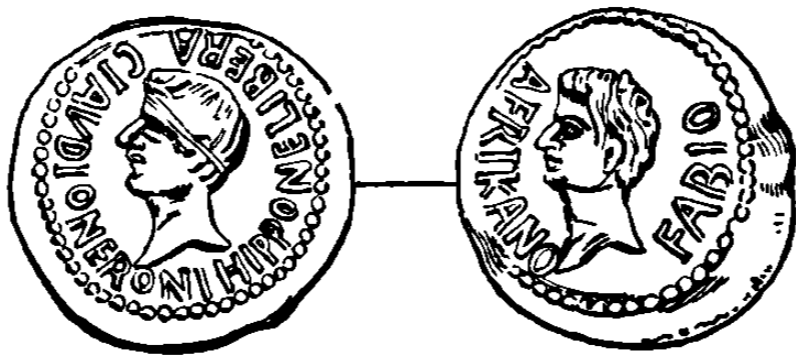
A. DE C. MOTYLINSKI.

NOTICE
SUR UNE MONNAIE INÉDITE
D'HIPPO-DIARRHYTUS,

PAR M. H. RENAULT,
Adjoint du génie, à Tunis.

La chronologie des proconsuls d'Afrique est peu certaine et offre même de nombreuses lacunes entre l'an 742 (12 ans avant J.-C.), date du proconsulat de *L. Domitius Ahenobarbus*, et l'an 4 de l'ère chrétienne, date du proconsulat de *L. Cornelius Lentulus*.

Une monnaie entrée dans notre collection en 1892 permet de fixer, à peu près sûrement, l'année du proconsulat de *Fabius Maximus Africanus*.



En voici la description :

Tête de Tibère, nue à gauche. Grènetis au pourtour.

Légende : CLAVDIO NERONI HIPPO NE LIBERA.

℞ Tête du proconsul Fabius, nue à gauche. Grènetis au pourtour.

Légende : FABIO AFRIKANO.

Æ. Module : 7.5 de l'échelle de Mionnet.

Poids : 10 gr. 04.

Trouvée au Kef, en 1892.